

1- La découverte de *Latimeria* (1938-1952)

Ce que je fais m'ennuie. Comment puis-je devenir un ichtyologiste ?

Un fan de J. L. B Smith

Le 22 décembre 1938, à 10 heures 30, Marjorie Courtenay-Latimer, la jeune conservatrice du musée d'East London en Afrique du Sud, reçut un coup de fil du capitaine Goosen lui proposant pour sa collection un poisson qu'il venait d'attraper. Hendrik Goosen commandait le *Nerine*, un chalutier qui raclait les fonds de l'océan Indien au large de la côte orientale de l'Afrique du Sud. Il avait pris l'habitude d'offrir au musée d'East London les spécimens de poissons un peu étranges ou inhabituels qu'il pêchait parfois. Comme elle le raconta elle-même bien plus tard, Courtenay-Latimer n'était pas vraiment enthousiasmée à l'idée de manipuler du poisson ce matin-là, même fraîchement pêché. Mais elle se décida finalement à rejoindre le port, plus par politesse pour le capitaine Goosen que dans l'espoir de découvrir quelque chose d'intéressant. Ce serait au moins l'occasion de lui souhaiter un joyeux Noël. Elle ne regrettera pas sa décision car elle a débouché sur la plus grande découverte zoologique du xx^e siècle ! Une fois sur le bateau déjà déserté par les marins, à l'exception d'un vieux pêcheur écossais, la jeune femme repéra tout de suite un animal singulier : il s'agissait d'un gros poisson, 1 mètre 30 de long environ, aux écailles bleutées, qu'elle n'identifia pas. En général, lorsqu'un naturaliste n'identifie pas immédiatement un animal ou une

plante, il est cependant en mesure de reconnaître au moins la famille à laquelle il ou elle appartient. Par exemple, cette plante inconnue est certainement une renoncule, ou cet oiseau étrange doit appartenir à la famille des mésanges. Mais le poisson ne rentrait dans aucune catégorie. Ce n'était pas un requin, bien sûr, mais il n'était pas non plus un membre de la famille des thons, des mérours, des coryphènes ou des opahs, quelques-uns des gros poissons qu'on trouve en mer. L'animal, recouvert d'épaisses écailles aux reflets métalliques parsemées de taches claires, était flanqué de nageoires de forme étrange. Il était encore vivant lorsque les pêcheurs l'avaient remonté par 70 mètres de fond au large de l'estuaire de la rivière Chalumna, et il avait même tenté de mordre le capitaine. Après bien des efforts pour vaincre la réticence du chauffeur de taxi qui avait emmené Latimer au port, l'animal fut transporté dans ce véhicule jusqu'au musée. La chaleur de l'hiver austral menaçait de corrompre rapidement l'animal. Courtenay-Latimer le fit donc préparer aussitôt par le taxidermiste qui travaillait pour le musée. Mais celui-ci, pas encore conscient de l'importance que prendrait l'animal qu'il tenait entre les mains, le prépara de manière un peu sommaire et, surtout, il se débarrassa des viscères qui commençaient déjà à pourrir.

Marjorie Eileen Doris Courtenay-Latimer était la première conservatrice du musée d'East London depuis son ouverture en 1931. Elle n'était âgée que de 24 ans lorsqu'elle prit la charge du petit musée de la ville juste avant de terminer sa formation d'infirmière. La petite institution ne contenait à peu près rien : quelques oiseaux taxidermisés rongés par des insectes, un porcelet à six pattes baignant dans un bocal, de soi-disant pierres taillées qui n'en étaient pas... Elle se débarrassa de tout et décida de constituer une

nouvelle collection, ce qu'elle entreprit avec passion. Bien que n'ayant pas reçu de formation scientifique universitaire, la jeune femme avait de solides connaissances en science naturelle, une discipline qui l'avait captivée dès son plus jeune âge. Elle s'intéressait à toutes les branches des sciences de la nature avec un intérêt plus prononcé pour l'ornithologie (elle avait émis le souhait d'écrire un livre sur ce sujet lorsqu'elle était âgée de 11 ans). Très appréciée pour la qualité de son travail et l'énergie qu'elle mettait à développer le musée, on lui proposa un stage de plusieurs mois au musée de Durban où elle se perfectionna. Elle y trouva également l'opportunité de partir faire des observations et des récoltes pendant plusieurs mois sur Bird Island, une île située sur la côte occidentale du Cap. Elle retournera à plusieurs reprises sur cette île où la quantité d'oiseaux était telle qu'on y a exploité le guano, c'est-à-dire l'amas de déjections des oiseaux marins, pendant un siècle, mais où les femmes n'étaient normalement pas admises.

En cette journée de décembre 1938, son obsession était d'identifier au plus vite ce poisson inconnu. C'est naturellement vers James Leonard Brierley Smith que la conservatrice se tourna. J. L. B. Smith, comme on le nomme généralement, était alors enseignant-chercheur en chimie à l'université de Rhodes. Il était aussi, et surtout, grand connaisseur des poissons d'Afrique du Sud ce qui lui valut le titre de conservateur honoraire d'ichtyologie au musée d'East London et dans d'autres petits musées de la région. Mais comment rendre compte de la découverte à Smith ? En 1938, prendre une photo et la faire développer prenait du temps, surtout à quelques jours de la pause de Noël. Marjorie Courtenay-Latimer dessina un petit croquis du poisson, ajouta quelques informations générales et les mensurations de l'ani-

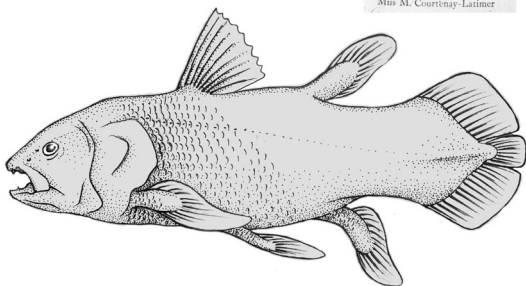
mal, puis envoya le tout au savant par la poste. Comme le souligna plus tard Peter Forey, spécialiste des coelacanthes, le croquis est fruste et ressemble à un dessin d'enfant. Mais comme souvent dans les dessins d'enfant, le schéma reproduit très bien les caractéristiques de l'animal en les exagérant. La suite nous est racontée par J.L.B. Smith lui-même dans son livre autobiographique. Lorsqu'il vit le croquis, « il me sembla qu'une bombe m'éclatait dans le crâne : en un éclair, je vis, au-delà du croquis et de la feuille de papier, je vis une longue théorie d'êtres aquatiques défiler comme sur un écran ». Le croquis était pourtant bien sommaire et l'animal avait plutôt l'air d'un petit lézard. Mais c'est précisément cette ressemblance, notamment les nageoires rappelant des pattes, qui déclencha la bombe dans la tête de Smith. S'ensuivit un échange de courriers entre la conservatrice et l'ichtyologue, puis un voyage de ce dernier à East London. Il confirma définitivement que le poisson appartenait à un groupe qu'on croyait éteint et organisa finalement le transport du poisson dans son appartement-laboratoire à quelques centaines de kilomètres de là. Pendant ce temps, Smith s'était documenté plus en détail sur les poissons fossiles et il était maintenant en mesure de confirmer son impression première et de préciser l'identification de l'animal. Oui, il s'agissait bien d'un poisson « préhistorique ». Plus précisément, l'animal appartenait au groupe des coelacanthes, un type de poissons qu'on pensait éteint au Crétacé, il y a des dizaines de millions d'années. Le caractère visible qui permettait de l'identifier était justement celui dessiné sur le croquis de Latimer, et elle avait même souligné son importance en le reproduisant en grand à côté du poisson complet : il s'agissait d'un petit lobe situé au bout de la nageoire caudale du poisson, une caractéristique



Latimeria chalumnae



Miss M. Courtenay-Latimer



Croquis du cœlacanthe capturé en 1938 près d'East London en Afrique du Sud dessiné par Marjorie Courtenay-Latimer comparé à un schéma plus précis du poisson. On reconnaît sur le croquis la disposition et la forme des nageoires, en particulier le petit lobe supplémentaire au bout de la nageoire caudale.

qui n'existe pas chez les autres poissons actuels. Le contact direct de l'animal avait aussi permis à Smith de dissiper un petit doute qui ne cessait de le titiller, aussi surprenant qu'il nous paraisse aujourd'hui : cette carcasse était bien celle d'un poisson frais, ou presque, et pas celle d'un poisson mort il y a des millions d'années qui aurait été préservée dans une mystérieuse boue sous-marine possédant des propriétés anti-sceptiques qui auraient permis la conservation du corps dans un état quasi-irréprochable. D'ailleurs, le poisson n'avait-il pas essayé de mordre un des hommes sur le pont du *Nerine* ? Smith annonça rapidement sa découverte dans une revue scientifique au

mois de mars 1939. Puis en mai, il donna quelques détails supplémentaires sur l'animal dans un court article où il le nomma *Latimeria chalumnae*, en l'honneur de Madame Courtenay-Latimer et en référence à la rivière Chalumna près de l'embouchure de laquelle il avait été pêché. Finalement, il décrivit avec détails l'animal dans une monographie publiée la même année dans les *Transactions of the Royal Society of South Africa*. La rapidité de cette étude et de sa publication est une belle performance. Smith, dans l'introduction, s'excuse d'ailleurs pour le style qu'il aurait souhaité plus « travaillé » car il a dû privilégier la rapidité d'exécution au dépend de la qualité stylistique (qui n'est de toute manière jamais très élaborée dans une monographie descriptive). Cette publication se caractérise également par une particularité rare : l'absence de références bibliographiques. Cette singularité traduit sans doute le fait que ce poisson était particulièrement différent de tous les autres, et donc difficile à comparer avec des espèces déjà décrites. Mais elle démontre surtout la volonté que Smith avait de travailler seul sur cette découverte, de se l'approprier entièrement. C'est un peu comme s'il était en train de fonder à lui seul une nouvelle branche de la science sans avoir besoin de se reposer sur les travaux de ses prédécesseurs. Il ne se considérait certainement pas comme un nain sur les épaules de géants comme dit la formule à propos des découvreurs. Smith ne collaborera d'ailleurs jamais avec d'autres scientifiques pendant son étude du coelacanth jusqu'à ce que, estimant qu'il avait tiré toute l'information et la reconnaissance possible de son animal, il l'abandonne aux chercheurs français après la découverte du second individu en 1952. En 1939, cependant, Smith restait frustré car ce premier spécimen avait été rapidement vidé de ses viscères qui

n'avaient pu être préservés. Il lui fallait absolument un second spécimen. C'est alors qu'il entreprit une grande quête à la recherche d'un autre poisson, complet cette fois. La recherche occupera une grande partie de la carrière professionnelle de Smith et elle se terminera 14 ans après la découverte du premier individu, presque jour pour jour. Smith commença logiquement par explorer la côte orientale de l'Afrique du Sud. Comme aucun autre coelacanthé ne fut trouvé près d'East London, il supposa que l'individu avait dû dériver depuis son lieu de vie d'origine. Un fort courant emprunte le canal du Mozambique du nord au sud. Il suffisait donc de remonter la côte orientale de l'Afrique pour retrouver l'habitat originel. Un courant de l'océan Indien venant de l'est rejoint la côte africaine un peu au sud de l'équateur. Là, il se sépare en deux branches, une qui part vers le nord et une autre, celle qui comptait pour lui, qui file vers le sud. Le poisson d'East London avait dû être emporté par ce courant. Après la Seconde Guerre mondiale, Smith tenta d'organiser une expédition de grande ampleur qui impliquerait des scientifiques sud-africains issus de diverses disciplines, mais sans spécialiste de l'anatomie des poissons car il se réservait ce pré carré. Le projet avorta suite à des réunions sans fin pendant lesquelles les objectifs mêmes de la mission ne purent être identifiés. Smith conduisit cependant plusieurs expéditions de plus petite envergure, toujours accompagné de son épouse, en longeant la côte africaine vers le nord jusqu'à atteindre Zanzibar en 1952. Il relate avec passion cette recherche, dans des régions encore très peu connues des naturalistes, dans son ouvrage *À la poursuite du coelacanthé* (*The Old Fourlegs*). Il y décrit les difficultés physiques rencontrées, telles que la chaleur insupportable et les lions qui rôdaient près de son campement

et qui, au passage, dévorèrent un des participants à la mission. Pendant ces expéditions, il découvrit quantité de poissons appartenant à des espèces nouvelles pour la science. Mais de coelacanth, pas la moindre trace. Parallèlement à cette recherche sur le terrain qu'il conduisit lui-même, Smith décida de faire comme lorsqu'on recherche un fugitif : imprimer des affiches réclamant le poisson mort ou vif contre une récompense. Il les traduisit en portugais et en français et les distribua en grande quantité. Ces notices furent largement distribuées le long de la côte est de l'Afrique. Lors de leur séjour à Zanzibar, les Smith rencontrèrent Eric Hunt, le capitaine d'un petit navire qui commerçait entre l'Afrique et le petit archipel des Comores. Hunt se montra très intéressé par la quête du couple et proposa de distribuer ces affichettes sur les îles qu'il toucherait. L'opération fit mouche à quelques jours de Noël 1952. Alors que les Smith étaient sur un navire accosté à Durban de retour de leur expédition, Hunt leur fit parvenir un télégramme annonçant qu'un coelacanth avait été pêché à Anjouan, une île de l'archipel des Comores. Une course contre la montre s'engagea alors. Il fallait tout d'abord qu'Hunt préserve coûte que coûte la carcasse en lui injectant les quelques litres de formol qu'il arriverait à trouver sur place. La quantité de formol ne suffisant pas, Hunt sala le poisson comme on le fait depuis des siècles pour le conserver sur les bateaux. Dans le même temps, Smith devait organiser très rapidement le retour du spécimen en Afrique du Sud. Le poisson avait été pêché en territoire français (les Comores étaient sous influence de la France depuis le XIX^e siècle et reconnues territoire d'outre-mer depuis 1946) et Smith craignait, à juste titre, que les autorités décident que son étude revienne de droit à des scientifiques français. Le gouverneur autorisa

finalement le départ du poisson, mais à la condition que Smith vienne le chercher lui-même. Encore un défi alors qu'on se trouvait, une fois de plus, à quelques jours seulement de Noël. S'ensuivit, selon les écrits de Smith, une série de coups de fil à tout ce que l'Afrique du Sud comptait de personnalités suffisamment haut placées dans la politique ou l'administration pour pouvoir mettre à disposition un avion rapidement. Il essuya une série d'échecs et décida finalement de contacter le Premier ministre, Daniel Malan. Le coup de fil, lancé un peu tard dans la soirée, réveilla Malan, un mauvais départ pour convaincre ce protestant austère, plus enclin à suivre le récit de la Genèse que les explications des manuels de paléontologie, et donc peu à même de s'intéresser à une histoire de poisson préhistorique. À la surprise de Smith, Malan accepta de l'aider (Smith mit cette victoire sur le compte des efforts qu'il fit pour parler au ministre en afrikaner, lui l'anglophone). Un avion militaire et son équipage furent mis à la disposition de l'ichtyologue. Le pilote, le lieutenant Ralston, écrira plus tard qu'il s'étonna qu'on l'envoie sur une petite île, où la piste d'atterrissage n'était peut-être pas suffisante pour son appareil, y chercher un poisson supposé être une relique du passé et qui était probablement déjà en train d'empester. Après plusieurs petites escales, l'avion emmena Smith aux Comores où il put confirmer rapidement l'identification du poisson (il s'agissait bien d'un coelacanthé). Il salua à la sauvette le gouverneur et sa femme lors d'une petite réception organisée en son honneur (que le scientifique un peu austère ne goûta guère), et revint illico en Afrique du Sud. Le lendemain, le poisson put être présenté au ministre Daniel Malan qui le trouva fort laid. Mais il fut content de ce succès qui allait rejaillir sur l'Afrique du Sud tout entière. L'in-

térêt de Malan pour le poisson ne manqua pas de susciter un étonnement ironique, comme cet éditorial du *Manchester Guardian* titré « Daniel et Darwin » qui s'étonnait que cet architecte de l'apartheid et lecteur à la lettre de la Bible puisse se passionner pour un poisson démontrant que les hommes noirs et blancs avaient un ancêtre commun qui était un poisson ! Le nouveau coelacanthé, considéré par Smith comme suffisamment différent du premier pour mériter un autre nom de genre (il ne portait qu'une nageoire dorsale contre deux pour *Latimeria*), portera quelque temps le nom *Malania* en l'honneur du Premier ministre. Smith concèdera plus tard qu'il s'agissait bien d'un spécimen appartenant à l'espèce *Latimeria chalumnae*, la première nageoire ayant été probablement arrachée par un prédateur.

La découverte de ce deuxième spécimen a été possible grâce au concours de plusieurs acteurs : J.L.B. Smith, absent au moment des faits mais à l'origine de la quête, Ahamadi Abdallah, le pêcheur qui attrapa l'animal à la ligne de sa petite pirogue, Affane Mohamed, l'enseignant local (et futur ministre comorien de la Culture) qui, sortant de chez le coiffeur, empêcha Abdallah de charcuter sa prise puis l'accompagna à travers l'île en emmenant le poisson à Hunt, et finalement Eric Hunt lui-même, « l'intermédiaire » entre les pêcheurs et Smith. Dans son autobiographie, Smith ne s'attarde pas sur ce personnage mais la journaliste Samantha Weinberg a retracé avec plus de détails le parcours et la personnalité de cet homme. Ce Londonien issu d'une famille aisée a émigré encore jeune en Afrique de l'Est où, après avoir effectué plusieurs métiers et servi sous les drapeaux pendant la guerre, il a démarré en 1946 une carrière de commerçant maritime entre la côte africaine et les îles du large. Comme Smith, Hunt

s'intéressait beaucoup aux poissons et il lui arrivait même de garder des aquariums sur son bateau. Cet intérêt explique probablement l'énergie que Hunt a déployée pour obtenir un coelacanthe après avoir longuement discuté de la question avec Madame Smith à Zanzibar. Cette collaboration avec des chercheurs sud-africains lui valut plus tard quelques soucis avec les autorités françaises qui regrettaient que ce poisson se soit si rapidement envolé vers d'autres lieux. Les dernières années de la vie de Hunt sont dignes d'un film dramatique. Après avoir perdu son bateau dans un cyclone et s'être fâché avec les autorités françaises pour décider quel serait le récit « officiel » de la capture du deuxième coelacanthe, Hunt acquit un nouveau bateau et se maria en 1955. Il se passionnait de plus en plus pour l'aquariophilie et pour l'étude des poissons, mais il constata que la vie maritale n'était pas franchement adaptée à la vie de marin. Il choisit la première de ces deux vies possibles et décida de s'installer à Madagascar une fois une dernière traversée entre la Grande Ile et l'archipel des Comores effectuée. C'est pendant cet ultime voyage, accompagné de treize membres d'équipage et de onze passagers, que le navire s'échoua sur un récif. Les passagers embarquèrent sur de petits canots et des radeaux de fortune. Le capitaine Hunt et deux hommes d'équipage s'en allèrent de leur côté pour chercher de l'aide. On ne les revit jamais. Le reste des naufragés fut retrouvé quinze jours plus tard par des pêcheurs comoriens : deux enfants et une femme étaient morts.

La découverte des deux premiers spécimens de *Latimeria* a eu un énorme écho médiatique auprès du public, mais aussi auprès des autorités et des gouvernements impliqués de près ou de loin dans l'affaire. Smith était très fier que sa découverte eût

un tel retentissement, bien qu'il aimât se plaindre du harcèlement que les journalistes lui faisaient subir. Quelques semaines après la découverte du premier spécimen par Marjorie Courtenay-Latimer à la fin de 1938, cependant, une affaire impliquant un paparazzi éclata. Un journaliste du *East London Daily Dispatch*, le journal local d'East London, fut autorisé à publier un article sur la découverte accompagné d'une photographie du poisson. Mais la déontologie du photographe laissait peut-être à désirer car la photo de l'animal, encore non décrit scientifiquement, fut vendue à d'autres journaux. Smith s'inquiéta à juste titre que d'aucuns utilisent cette photo pour donner un nom à l'animal avant qu'il n'ait pu le faire lui-même selon les normes en vigueur chez les zoologues. Heureusement, cela ne se produisit pas. Une fois la découverte officiellement annoncée, la nouvelle fit le tour du monde. Elle intrigua particulièrement le public et le monde savant britannique. Quelques jours après l'annonce de la découverte, au début de 1939, Latimer se rappelle d'ailleurs avoir reçu un coup de fil du British Museum : au bout de la ligne quelqu'un s'inquiétait de savoir si ce poisson était effectivement frais et non pas, comme Smith l'avait également suspecté, un spécimen préservé dans de la boue depuis quelques dizaines de millions d'années. L'Empire britannique gardait un œil intéressé et paternaliste sur son ancienne colonie récemment émancipée. Il semble même que l'Angleterre n'ait pas eu beaucoup d'effort à faire pour que le spécimen soit envoyé au British Museum : un administrateur du East London Museum aurait demandé à Courtenay-Latimer de taper un courrier qui proposait d'envoyer le poisson à la prestigieuse institution britannique. Mais la découvreuse aurait opposé un refus clair et catégorique à la demande de son supérieur qui en

serait resté là. Errol White, un paléontologue spécialiste des poissons fossiles au British Museum, s'enthousiasma pour la découverte. Il la considéra comme la plus importante depuis celle du *Neoceratodus*, un autre poisson à nageoire lobée trouvé au siècle précédent par Günther (voir chapitre « Qu'est-ce qu'un coelacanthé ? »). Walter Gross, un scientifique de Berlin, considéra cette découverte comme une des plus singulières du siècle. White comparait la découverte de ce poisson à celle d'un dinosaure dans une forêt retirée ou à la découverte du véritable Nessie. On sent dans cet enthousiasme, au-delà du simple plaisir de la découverte, comme un petit goût de revanche pour certains chercheurs qui avaient regretté qu'on n'ait jamais trouvé d'animaux « préhistoriques » dans les abysses tels que des trilobites, des ammonites et autres placodermes. Ils avaient notamment été déçus de l'insuccès relatif des campagnes océanographiques profondes, comme celle du Challenger dans les années 1870 (cette mission rapporta à terre une moisson remarquable de près de 4 800 nouvelles espèces, moins exotiques que celles espérées mais néanmoins capitales pour la connaissance des grands fonds). La question de la profondeur à laquelle vivait le coelacanthé fut rapidement à l'origine d'une controverse. Pour White, le savant anglais, comme pour beaucoup d'autres, il était clair que les spécimens pêchés à des profondeurs relativement peu importantes étaient des sortes de vagabonds venus des grands fonds. Si, selon eux, le milieu de vie des coelacanthés était profond, il n'était pas nécessaire d'élargir beaucoup la surface à prospecter pour trouver d'autres spécimens mais il fallait diriger les recherches plus au large, là où la profondeur de l'océan ne se compte pas en centaines, mais en milliers de mètres. Smith n'était pas de cet avis. Comme on l'a vu, l'ichtyologue sud-

africain a cherché son deuxième spécimen le long de la côte orientale de l'Afrique en remontant jusqu'au nord du canal du Mozambique, près des Comores, où le poisson fut finalement trouvé. Pour Smith, *Latimeria* n'avait rien d'un poisson abyssal. Les poissons de ces environnements se caractérisent par des yeux énormes (ou au contraire minuscules), par des dents généralement gigantesques, des corps nus et généralement décolorés (ou alors ils sont rouges) et par d'autres extravagances telles que la présence d'organes luminescents. Non, *Latimeria* n'était certes pas un habitant des côtes, mais il habitait probablement à quelques dizaines ou quelques centaines de mètres de profondeur, tout au plus. Sur ce point, Smith avait raison ou en tout cas il n'avait pas complètement tort comme on le verra plus loin.

Il convient, pour terminer ce chapitre, de revenir sur cette force si puissante qui poussa J. L. B. Smith à chercher un poisson pendant une bonne partie de sa vie avec plus de passion qu'un chevalier de la Table Ronde dans sa quête du Graal. La recherche de la vérité est certainement le moteur de la recherche scientifique et c'est elle qui a entraîné Smith avec force. Mais, à cette noble motivation s'ajoute chez Smith, comme chez beaucoup de chercheurs, une autre motivation qui se fabrique au gré des contingences, sous l'influence de l'ambition et de la compétition. À la lecture du récit de Smith, on voit se dessiner une personnalité très forte, très consciente de ses capacités et individualiste à l'extrême. On ne peut s'empêcher de soupçonner que, derrière la motivation d'ordre purement scientifique, se cachait un besoin de reconnaissance auprès de ses pairs et auprès de la société en général.

Une facette de sa personnalité est directement liée aux contextes culturel et géographique de son

époque. Smith mena sa carrière dans un pays – l’Afrique du Sud – et à une époque – la première moitié du xx^e siècle – où la domination de l’homme blanc sur l’homme noir était une évidence, pour une majorité de ces blancs en tout cas. Cette évidence, on la constate dans de nombreux passages des textes de Smith : les cigarettes (qu’il ne fume pas lui-même) sont les « sésames pour ouvrir des cœurs primitifs » et il observe que les « nègres des Comores, brûlés de malaria, rongés de parasites et regrettablement bornés n’avaient rien fait d’autre depuis des siècles » (à savoir qu’ils pêchaient régulièrement des coelacanthes). Ses critiques s’étendent à certains blancs, aux Français par exemple, bien que les termes soient différents. Pour lui, les représentants du gouvernement français des Comores sont « les derniers représentant de cette phase en voie de disparition de l’administration “coloniale”, le geste condescendant de la supériorité blanche qui éveille un ressentiment de plus en plus âpre dans l’esprit noir arriéré prenant peu à peu conscience de son existence ». « Où cela va-t-il finir ? » conclut-il. Certes ces paroles étaient moins choquantes pour un lecteur de 1955 qu’elles ne devraient l’être pour un lecteur de 2023. Mais elles trahissent tout de même un personnage qui porte un regard très dominateur sur une grande partie de la société en raison de ses qualités et de son rang. Le caractère très tranché de Smith ne tolère aucune compromission et rejette tout ce qui ne repose pas sur la raison. Lorsqu’il épousa sa seconde femme, Margaret (Mary) Macdonald, il lui demanda d’arrêter de jouer de la musique car cette activité enflammait les passions et, par conséquent, elle n’avait pas de place dans sa vie (Margaret reprendra la musique et le chant 30 ans plus tard, après la mort de son époux). Alors qu’il était en train de vivre un épisode remarquable de l’histoire de la zoologie, il

semble ne jamais pouvoir être heureux, ou alors seulement lors de courtes extases, comme à la lecture du courrier de Latimer décrivant le premier spécimen ou lorsqu'il pleure à genoux devant la carcasse du second poisson pêché aux Comores. Le reste du temps, ce ne sont que plaintes et regrets. Dans le courrier qu'il adresse en retour à la note initiale de Latimer, il considère que la perte des viscères du poisson est l'une des plus grandes tragédies de la zoologie, ce qui ne manqua pas de blesser Latimer qui gardera ce souvenir toute sa vie. Mais, probablement très sensible à l'injustice, Smith la défendra plus tard dans une réponse publiée dans *Nature* à White qui regrettait dans les colonnes de cette même revue que le nom de *Latimeria* honore cette femme alors qu'elle n'avait pas su conserver l'ensemble des organes de l'animal. J. L. B. Smith, incapable de faire des compromis avec les autres n'en faisait pas plus avec lui-même. Le 8 janvier 1968, âgé de soixante-dix ans et souffrant de divers maux, il se donne la mort en s'empoisonnant, laissant à sa femme une note qui indique que son acte n'est qu'une simple anticipation sur ce que la nature lui réserve.